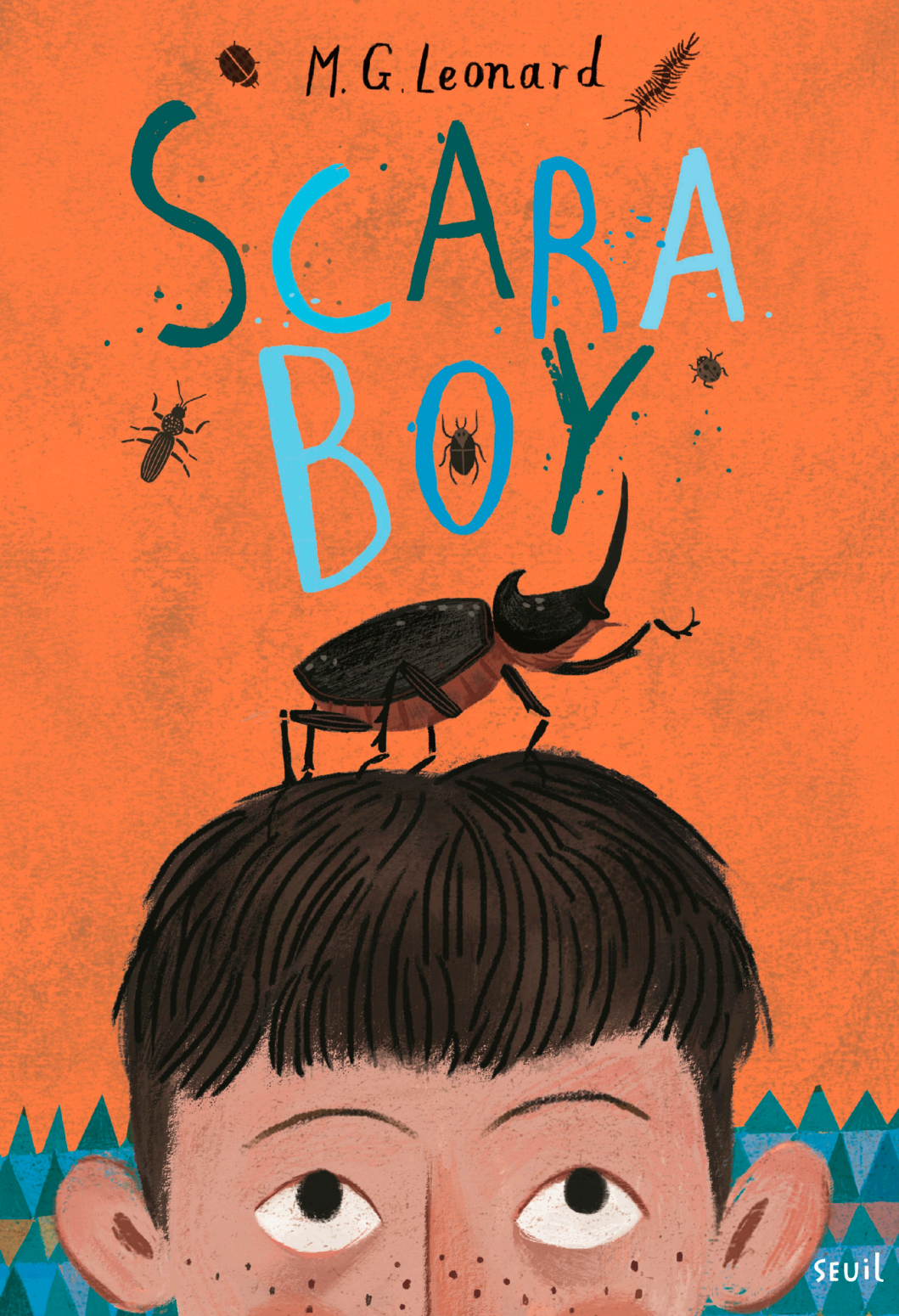
M. G. Leonard

SCARA BOY



SEUIL

M. G. Leonard

SCARABOY

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Amélie Sarn

SEUIL



Édition originale publiée en 2016 sous le titre
Beetle Boy
par Chicken House, 2 Palmer Street,
Frome, Somerset, BA11 1DS, UK.

Texte : © 2016 Maya Gabrielle
Illustrations : © 2016 Júlia Sardà
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
Mise en pages : Yves Leclere

© 2016 Éditions du Seuil
ISBN : 979-10-235-0640-2

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.



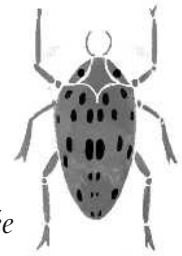
www.seuiljeunesse.com



Pour Arthur, Sam
& Sebastian

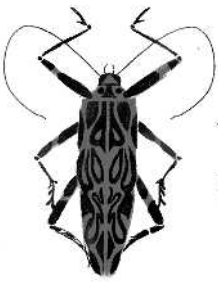






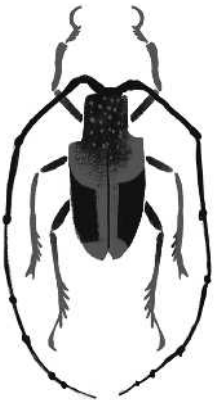
Quand j'entends parler
de la découverte d'un nouveau scarabée
rare, je me sens soudain
comme un vieux cheval de guerre
au son du clairon…

Charles Darwin



CHAPITRE 1

La Mystérieuse disparition de Bartholomée Cuttle



Le professeur Bartholomée Cuttle n'était pas le genre d'homme à disparaître mystérieusement. Il était plutôt du genre à lire d'énormes livres pendant les repas et à se retrouver avec du jaune d'œuf dans la barbe, ou à perdre ses clés et oublier son parapluie. Il lui arrivait parfois d'avoir cinq minutes de retard à la sortie de l'école, mais il finissait toujours par arriver. En tout cas, ce n'était pas, mais pas du tout, le genre d'homme à abandonner son fils de treize ans.

D'après le rapport de police, ce mardi 27 septembre avait été un mardi ordinaire.

Après avoir déposé son fils Darkus au collège, le professeur Bartholomée Cuttle, veuf, âgé de quarante-huit ans, s'était rendu au Muséum d'histoire naturelle dont il dirigeait le département scientifique. À neuf heures trente, il avait salué sa secrétaire, Margaret, puis avait occupé sa matinée à gérer les affaires du musée. À treize heures, il était parti déjeuner avec le professeur Verger, un ancien collègue. Il avait ensuite pris un café à la machine et plaisanté avec Eddie, le vigile, avant de s'enfermer, comme souvent, dans une des réserves entomologiques situées au sous-sol.

Ce soir-là, après avoir attendu son père en vain, Darkus avait fini par prévenir les voisins, qui avaient alerté la police.

La réserve dans laquelle aurait dû se trouver le professeur était fermée de l'intérieur. Craignant qu'il n'ait été victime d'une crise cardiaque, le concierge s'était servi d'un double des clés.

La pièce était vide.

Sur la table, une tasse de café froid, quelques feuilles et un microscope. Des tiroirs contenant des spécimens de coléoptères étaient ouverts.

Aucune trace du professeur.

Il avait tout bonnement disparu.

La pièce n'avait pas de fenêtres et aucune autre issue. Elle était parfaitement étanche pour en préserver le taux d'hygrométrie.

L'énigme de la disparition du scientifique fit la une des journaux. Les journalistes se déchaînèrent. Aucune théorie ne pouvait expliquer ce qui avait pu se passer.

UN SCIENTIFIQUE S'ÉVANOUIT DANS LA NATURE ! disaient les journaux.

LA POLICE N'A AUCUN INDICE !

LE JEUNE ORPHELIN PLACÉ EN FOYER ! LE CÉLÈBRE ARCHÉOLOGUE MAXIMILIAN CUTTLE, DERNIER MEMBRE DE LA FAMILLE ENCORE EN VIE, EST ACTIVEMENT RECHERCHÉ.

Le jour suivant, les gros titres annonçaient :

MAXIMILIAN CUTTLE PERDU DANS LE DÉSERT DU SINAÏ ! LE FILS DU DIRECTEUR DU MUSÉE SEUL AU MONDE !

Les photographes et les journalistes se bousculaient devant le foyer d'accueil.

– Darkus, est-ce que tu as des nouvelles de ton père ?

– Darkus, ton père a-t-il pris la fuite ?

– Darkus, est-ce que ton père est mort ?

Cinq ans plus tôt, après le décès de sa mère, Darkus s'était renfermé sur lui-même. Esmé Cuttle avait été brusquement emportée par une pneumonie et le choc avait été terrible. Darkus avait complètement cessé de jouer avec ses copains ou de les inviter chez lui. Son

père, lui, avait sombré dans la dépression. Certains jours – Darkus les appelait les « jours tristes » –, il restait au lit à fixer le mur de sa chambre en pleurant, incapable de prononcer un mot. Darkus lui apportait parfois un thé et des biscuits qu'il posait sur sa table de chevet avant de s'asseoir à côté de lui avec un livre. Le chagrin de son père rendait la perte de sa mère deux fois plus douloureuse.

Darkus avait rapidement appris à prendre soin de lui-même. À l'école, il s'entendait bien avec tout le monde mais n'avait aucun ami proche. Il préférait rester seul. Persuadé que les autres enfants ne le comprendraient pas, il n'avait pas envie de faire d'efforts. La seule chose qui comptait à ses yeux était de rendre le sourire à son père.

Enfin, au bout de quatre ans, les « jours tristes » se firent de plus en plus rares et Darkus assista avec circonspection au retour de son père à la vie. Ce dernier se remit à jouer au foot avec lui le dimanche après-midi, à sourire au petit déjeuner et à le taquiner sur ses cheveux toujours mal coiffés.

Darkus n'avait aucun doute : son père n'était ni suicidaire ni en fuite. Il ne menait pas non plus une double vie. Il s'était passé quelque chose dans la réserve et plus il y réfléchissait, plus il avait le ventre noué, car il ne parvenait pas à imaginer quoi. Alors, quand les journalistes l'assaillaient de leurs questions

stupides, il serrait les poings au fond de ses poches, jetait des regards noirs à leurs calepins et refusait de répondre.

LE CŒUR BRISÉ, LE FILS DU PROFESSEUR DISPARU S'ENFERME DANS LE MUTISME, écrivit-on alors.

On finit par enfin retrouver la trace du professeur Maximilian Cuttle en Égypte et ce dernier s'empressa de rentrer à Londres pour s'occuper de son neveu.

Les journalistes, incapables de résoudre le mystère de la disparition du scientifique et à court d'histoires à inventer sur Darkus, se désintéressèrent peu à peu du sujet.

Oncle Max installa Darkus chez lui, dans un petit appartement situé au premier étage d'un magasin de produits bio appelé « Terre-mère », entre Camden Town et Regent's Park.

– Il faut que tu saches, mon garçon, lui annonça-t-il dans l'escalier, que j'ai toujours vécu seul. Je voyage beaucoup et je n'ai jamais vraiment apprécié la Grande-Bretagne. Il pleut trop, ça rend les sites archéologiques boueux. Je préfère mille fois me promener à dos de chameau dans le désert du Sinaï.

Il fit une pause pour reprendre sa respiration.

– Bref, continua-t-il, tout ça pour te dire que je ne suis pas très doué avec des invités. J'aime bien en avoir mais je ne sais jamais quoi faire d'eux. J'ai peur que ce ne soit pareil avec les enfants.



Darkus le suivit dans l'appartement, heureux d'entendre une voix qui ressemblait à celle de son père.

Dans le salon, une série de masques en bois accrochés aux murs bleu foncé le dévisagèrent. À l'étage au-dessus se trouvaient la chambre de Max et une grande salle de bains rose.

– Je suis tellement souvent en déplacement que l'Université ne m'a même pas attribué de bureau, expliqua Oncle Max. Je travaille chez moi. Et ta chambre était jusqu'à présent… l'endroit où je classais mes archives.

Darkus le suivit au dernier étage. Sur le palier mansardé du grenier, Oncle Max, essoufflé, s'appuya contre le mur, ôta son chapeau de brousse et sortit un grand mouchoir de sa poche pour essuyer son front parcheminé qui avait une couleur de vieux cuir.

– Pfou, lâcha-t-il. Quoi que tu fasses, ne deviens jamais vieux, mon garçon. Je ne sais même pas si je vais avoir la force de redescendre. Tu vas peut-être devoir me porter !

Il émit un grand rire pour bien montrer qu'il plaisantait, et, voyant que Darkus ne se joignait pas à lui, il secoua tristement la tête.

– Tu es le portrait craché de ta mère, mais on dirait que tu as plutôt le caractère de ton père. Esmé riait toujours à mes blagues. Surtout quand elles n'étaient pas drôles.

Darkus esquissa un sourire poli qui ressemblait à une grimace. Conscient du regard appuyé de son oncle, il se recroquevilla dans son pull trop grand et fixa le trou béant du genou de son jean.

Darkus avait le teint mat, des yeux et des cheveux noirs comme le charbon. On disait souvent qu'il avait hérité des gènes espagnols de sa mère. Il avait la même bouche qu'elle et quand il s'était aperçu que le voir sourire attristait son père, il avait simplement cessé.

– Qu'est-il arrivé à tes cheveux ? demanda Oncle Max.

– Ils me les ont rasés à l'orphelinat.

Darkus se passa la main sur le crâne. Il n'avait pas envie de parler du garçon qui lui avait passé la tondeuse sur le crâne pendant son sommeil, la première nuit.

– Il y avait des poux, ajouta-t-il.

– Je vois. Je suppose que c'était une précaution à peu près sensée.

Oncle Max remit son mouchoir dans sa poche en fronçant les sourcils. Puis il désigna la porte devant eux.

– Là, tu as les toilettes et là…

Il se tourna vers la deuxième porte.

– … ta chambre.

Il poussa le battant avec un sourire d'excuse.

– Ta da !

Une feuille de papier couverte de pattes de mouche vola aux pieds de Darkus. La pièce était minuscule. Le sol était couvert de boîtes remplies de dossiers empilées. Des objets enveloppés dans du vieux papier journal émergeaient à moitié de cartons éventrés. Une forte odeur de renfermé et de poussière chatouilla les narines de Darkus, qui éternua.

– À tes souhaits, lança Oncle Max en allumant la lumière.

Un grand meuble occupait tout un pan de mur. Ses tiroirs ouverts vomissaient des feuilles volantes ; de gros atlas cartonnés et des cartes mal repliées

s'entassaient sur le dessus. La vitre de la petite lucarne était tellement sale qu'elle laissait à peine passer la lumière.

– On dirait que le classement n'est pas ton passe-temps favori, observa Darkus.

Oncle Max toussota, gêné.

– Hum, je dois reconnaître que je ne me rappelle pas la dernière fois où j'ai mis les pieds ici. C'était peut-être bien avant ta naissance.

Par politesse, Darkus esquissa un sourire. Heureux que son neveu se détende, Oncle Max prit un livre dans un des cartons.

– *Une histoire intellectuelle du cannibalisme*, lut-il. Justement, je le cherchais.

Il haussa comiquement les sourcils et laissa retomber le livre où il l'avait trouvé, ce qui souleva un nuage de poussière. Oncle Max éclata de rire ; Darkus, lui, essaya d'abord de chasser la poussière, avant d'éternuer à nouveau et de rire à son tour, contaminé par le naturel joyeux de son oncle.

– J'imagine que l'endroit a besoin d'un peu de ménage, déclara Oncle Max en tendant un mouchoir propre à Darkus. Si on s'y met tous les deux, on devrait réussir à en faire une chambre à peu près acceptable.

Darkus posa sa valise.

– Ça va aller, Oncle Max, merci.

– Bien sûr que ça va aller ! lança l'archéologue en

lui assénant une grande tape dans le dos. Quand on aura terminé, tu te sentiras comme chez toi.

Il ôta son chapeau de brousse et ses cheveux se dressèrent autour de sa tête comme un réseau entremêlé de pensées argentées.

– On devrait commencer par sortir les cartons, continua-t-il, ça nous permettra de nettoyer à fond ! Après tout, ce sera la première fois qu'un être humain habitera dans cet antre.

Darkus se mit au travail. Il remonta ses manches et souleva la première boîte qu'il trouva. Alors qu'il la portait jusqu'au palier, le fond céda et plusieurs chemises intitulées « Projet Fabre » se répandirent sur le parquet. Ce qui ressemblait à des dents humaines s'en échappa.

– Je… je suis désolé, bégaya-t-il.

– Les dents de Néfertiti ! s'exclama Oncle Max en s'agenouillant pour les ramasser. Il vaut mieux que je les mette en sécurité.

– Les dents de Néfertiti ? répéta Darkus. Tu es sérieux ?

– Tout à fait sérieux, acquiesça son oncle. Je peux t'assurer que ces petits morceaux d'ivoire viennent directement du tombeau de la plus célèbre reine d'Égypte.

– Tu les as pris sur sa mâchoire ?

Oncle Max haussa les épaules.

– Ma foi, elle n'en avait plus besoin.

Darkus en prit une entre ses doigts.

– Est-ce qu'elles ne devraient pas être dans un musée ?

– Ce serait le cas, si on m'avait écouté, soupira Oncle Max. Mais personne ne m'a cru. Un jeune archéologue mettant au jour un tel trésor ? Alors qu'il n'est encore qu'un gamin ? Pour mes aînés, c'était impossible. Pourtant, ce n'est pas parce qu'on n'a pas encore de poil au menton qu'on manque de curiosité, de détermination et d'énergie ! Quand ces vieilles barbes auront enfin décidé de me prendre au sérieux – et ils finiront par le faire, car je leur ai donné toutes les indications nécessaires –, ils trouveront une Néfertiti sans dents. Je pourrai alors prouver que j'avais raison depuis le début.

Il glissa soigneusement les dents dans une enveloppe.

– Le passé refait toujours surface, mon garçon, qu'on le veuille ou non. C'étaient mes premières fouilles en Égypte et je ne connaissais pas les règles du jeu. La vie peut se montrer cruelle, Darkus. Tout n'y est que politique et compromis.

Tout en débarrassant, balayant et époussetant la petite pièce, Oncle Max poursuivit ses récriminations sur la difficulté de se faire reconnaître à sa juste valeur. Darkus l'écouta en hochant la tête.

Quatre caisses recouvertes d'une tenture marocaine bigarrée firent une table, trois boîtes vides entassées sur une étagère pour ranger des vêtements.

Monté sur un tabouret, Oncle Max nettoya la lucarne avec du papier journal imbibé de vinaigre blanc. Alors qu'il ouvrait la petite fenêtre, Darkus remarqua une drôle de bestiole avec sept, non six pattes et… des cornes ?

– Attends ! s'écria-t-il.

Mais Oncle Max termina son geste, propulsant la créature dans les airs. Darkus essaya de monter sur la chaise avec son oncle.

– Qu'est-ce que c'était ?

– De quoi tu parles ?

Oncle Max tendit le cou à l'extérieur, mais la créature avait disparu.

Six pattes. Ça voulait dire que c'était un insecte. Aucun animal n'a sept pattes. C'était peut-être une petite chauve-souris ou un oiseau. Mais les chauves-souris n'ont pas de cornes et les oiseaux n'ont que deux pattes. C'était donc forcément un insecte. Sauf que Darkus n'en avait jamais vu de cette taille.

– Le soleil se couche, remarqua Oncle Max. Ce n'est pas aussi beau que dans le désert égyptien, mais je dois reconnaître que cette ville a quand même un certain charme.

Darkus regarda autour de lui.

– Oncle Max ?

– Oui, mon garçon ?

– Où est-ce que je vais dormir ? On n'aura jamais la place de mettre un lit ici.

– De toute façon, je n'en ai pas, grimaça Oncle Max.

– Je peux toujours dormir par terre.

– Ou au plafond, rétorqua Oncle Max.

Darkus se gratta la tête en se demandant si c'était une plaisanterie.

– On peut accrocher un hamac au plafond, précisa son oncle. Les marins et les archéologues dorment très souvent dans des hamacs. C'est très pratique pour éviter de se faire piquer par un scorpion saharien. Même s'il n'y a pas de scorpions ici. Du moins, pas de vivants. Qu'est-ce que tu en penses ?

– Ça me plaît.

– Tant mieux parce que j'ai justement un hamac dans mes affaires.

Oncle Max descendit de sa chaise, passa la porte et revint quelques minutes plus tard chargé d'un sac bleu. Il en sortit une large bande de tissu passée autour de deux anneaux cuivrés.

– On pourrait l'installer ici, dit-il en désignant l'espace au-dessus des étagères.

Darkus acquiesça en souriant. Oncle Max prit un maillet et deux crochets dans le sac.

– Descends dans le salon, demanda-t-il à son neveu, et rapporte le sac de couchage que tu trouveras sur le fauteuil en cuir. Prends aussi un coussin sur le canapé.

Quand Darkus remonta, le hamac était en place. Il escalada les étagères et se laissa tomber dedans. Son nouveau lit se balança doucement. Darkus était complètement enveloppé dans le tissu.

– J'adore ! s'exclama-t-il en redressant la tête.

Son oncle lui tendit le sac de couchage et l'oreiller.

– Ça me paraît bien aussi, acquiesça-t-il avec un sourire satisfait. Et maintenant, ajouta-t-il en posant la valise de Darkus en haut du meuble, on devrait aller t'acheter quelques vêtements.

– J'en ai déjà.

– Je dirais que ton pull est à la dernière mode… chez les clochards !

– C'est le pull de papa, repartit Darkus d'une voix douce.

– Oh ! lâcha Oncle Max, penaud, je suis désolé, Darkus. Je ne suis qu'un crétin maladroit !

– Oncle Max…

Le garçon se mordit l'intérieur de la joue.

– … la police va devoir reprendre les recherches maintenant que tu es rentré, n'est-ce pas ?

– J'ai un rendez-vous à Scotland Yard, demain, opina Max.

Darkus se pencha au bord du hamac.

– Tu leur diras que papa n'a pas pu m'abandonner ? Il n'aurait jamais fait ça. Quelque chose lui est arrivé dans cette réserve. Un truc grave.

– Oui, mon garçon, c'est exactement ce que je vais leur dire.

Oncle Max s'éclaircit la gorge.

– Darkus, je suis désolé d'avoir mis tant de temps à revenir. Je m'en veux terriblement et je te jure de faire tout mon possible pour découvrir ce qui est arrivé à ton père et te le ramener. Si, comme j'en ai peur, la police ne se montre pas très zélée, on devra peut-être opérer quelques recherches nous-mêmes. Il nous faudra beaucoup d'énergie et de détermination.

– Tu peux compter sur moi, lui assura Darkus d'une voix ferme.

– J'en suis sûr.

Oncle Max sourit.

– Le dîner est servi à sept heures. Poisson pané et frites.

Darkus écouta son oncle descendre l'escalier et s'extirpa du hamac. Il récupéra sa valise et y prit une photo encadrée de son père. Le cœur serré, il considéra un long moment ses cheveux blonds et ses yeux bleus. Il effleura le verre. Son père lui manquait tellement qu'il en avait mal dans la poitrine.

Il se rallongea et posa la photo sur le coussin à côté de lui. Puis il leva les yeux vers la lucarne et observa

les premières étoiles qui s'allumaient une par une. Son père lui avait appris à reconnaître les constellations et il se demanda si ce dernier, quelque part, regardait le ciel en pensant à lui.

CHAPITRE 2

Le Lycée



Darkus jeta un coup d'œil à travers les grilles du collège « Roi Ethereld ». Le bâtiment était énorme, gothique avec des gargouilles grimaçantes à chaque angle. Les fenêtres étaient étroites, les briques noires de suie et la façade couverte de graffitis. La cour ressemblait à la promenade d'une prison. Son ancien collège était loin d'être parfait, mais, au moins, il avait un terrain de foot. Malgré tout, cet établissement ne pouvait pas être pire que celui où il avait été scolarisé pendant ses deux semaines de foyer. Du moins, il l'espérait. Oncle Max

lui avait expliqué qu'en cours d'année, on ne pouvait pas vraiment choisir son établissement. On prenait celui qui voulait bien de vous, et ceux où il restait de la place n'étaient pas les meilleurs.

Il cligna des yeux. En comptant celui-là, c'était son troisième collège en cinq semaines.

Il serra les dents.

Il devait se reprendre s'il ne voulait pas devenir la bête curieuse… Il repensa aux propos d'Oncle Max.

– Énergie et détermination, murmura-t-il.

Puis, prenant une profonde inspiration, il franchit le portail.

Le professeur de son premier cours lui demanda de venir au tableau et Darkus dut affronter une mer de visages blasés. Une fille du nom de Virginia Wallace fut désignée pour le guider dans l'établissement. Elle avait huit couettes sur la tête, retenues par des élastiques rouges ornés de pissenlits en plastique. Elle le toisa, manifestement pas très emballée par la tâche qu'on lui avait confiée. Le garçon assis à côté d'elle était si pâle qu'il avait l'air malade. Il avait de grosses lunettes et une masse de cheveux blancs frisés lui tombaient sur les yeux. Quand Darkus s'assit derrière lui, il se retourna pour lui serrer la main.

– Salut, moi c'est Bertold Roberts.

Darkus marmonna son nom, aussi surpris par le geste un peu formel que par le sourire chaleureux du garçon.

À la sonnerie, Darkus fut le premier dehors. Dans la cour, il se dirigea machinalement vers un arbre immense au tronc gravé de cœurs et de prénoms. Un élève aux muscles impressionnants était adossé contre. Sa mèche dressée sur son front faisait penser à la corne d'un rhinocéros. Il n'avait pas noué sa cravate et sa chemise entrouverte laissait apparaître une grosse chaîne dorée. Un petit groupe de garçons



plus jeunes discutaient autour de lui en essayant, sans y parvenir, d'adopter la même attitude décontractée.

– Alors, vous vous êtes décidés ? demanda-t-il. C'est qui le plus naze du lycée ?

– C'est Birdie et Einstein, ricana un garçon roux avec un appareil dentaire.

Ses camarades s'esclaffèrent.

– Tu viens fumer une clope ? lança celui à la mèche à Darkus.

Ce dernier secoua la tête et continua sa route.

– Non, merci.

Le garçon roux le rattrapa.

– Salut, je m'appelle Robby.

– Salut Robby, moi, c'est Darkus.

– Ouais, je suis au courant. Tu sais, c'est pas très malin de refuser une invitation de Daniel Dowie. Il te redemandera pas deux fois de fumer une clope avec lui. Je préfère te le dire parce que t'es nouveau.

– Merci, mais je ne fume pas.

– Tu devrais peut-être t'y mettre.

Robby afficha un sourire métallique.

– Non, merci, répéta Darkus.

– De toute façon, je me demande bien ce que Daniel te trouve d'intéressant. Je parie que tout ce qu'on raconte, c'est des conneries.

Darkus s'immobilisa.

– De quoi tu parles ?

– Ben, de ton père. Il paraît qu'il est mort.

Robby se pencha en avant au point que son nez touchait presque celui de Darkus.

– Alors, c'est vrai ? Il est mort ?

– NON.

– Il est où alors ?

– Je… je n'en sais rien, bégaya Darkus.

– Peut-être qu'il en avait marre de toi et que c'est pour ça qu'il s'est tiré. Mais en fait, non, je crois plutôt qu'il est mort. Il a dû être assassiné.

Darkus serra les poings.

– Redis ça encore une fois et je t'en colle un.

– Oho ! J'ai trop peur, se moqua Robby en s'éloignant un peu avant d'entonner : Le père de Darkus est mort ! Le père de Darkus est mort !

Ce fut comme si un incendie se déclenchait dans la poitrine de Darkus. Il projeta le poing en avant… mais deux mains lui agrippèrent les poignets.

– Tout doux, l'ami, murmura Virginia en desserrant son étreinte.

– T'es qu'un gros naze, comme tes potes, cracha Robby à Darkus avant de filer en jetant un coup d'œil pas rassuré à Virginia. Vous êtes tous des gros NAZES !

– Ça va ? demanda la jeune fille en lâchant Darkus.

– Tu aurais dû me laisser le frapper, gronda ce dernier.

Virginia haussa les épaules et désigna Bertold du menton.

– C'est lui qui m'a demandé de t'en empêcher. Et il t'a rendu service, tu peux me croire.

Bertold avança vers eux en souriant timidement.

– Robby est une balance, expliqua Virginia. Tu aurais passé ta première semaine en colle et ce petit crétin se serait moqué de toi tous les jours.

– Elle sait de quoi elle parle, intervint Bertold. Elle lui a donné une leçon pas plus tard que la semaine dernière.

Virginia sourit jusqu'aux oreilles, puis fronça les sourcils.

– Oho, il est en train de parler avec ses clones. On ferait mieux de déguerpir avant qu'ils se ramènent tous.

Les trois jeunes gens allongèrent le pas.

– Pousser les gens à bout est le passe-temps préféré de Robby, soupira Bertold. Virginia lui a fichu une raclée parce qu'il m'avait fait tomber dans une poubelle de l'impasse-qui-pue.

Il trébucha et Darkus le rattrapa par le bras. Il sourit chaleureusement.

– Merci.

– Y a pas un garçon du lycée capable de me tenir tête, affirma Virginia.

Darkus n'avait pas de mal à la croire.

– Merci de m'avoir empêché de me créer des problèmes, dit-il.

– Si t'avais pas été nouveau, je t'aurais laissé faire, gronda la jeune fille. Robby mérite que ça.

– Tu veux manger avec nous ? proposa Bertold.

– Oui, acquiesça Darkus. Merci.

Difficile d'être plus différents que Bertold et Virginia, mais leur amitié semblait fusionnelle. Ils terminaient les phrases l'un de l'autre et n'avaient pas besoin de se parler pour se comprendre. Darkus n'avait jamais eu d'ami proche parce qu'il était incapable d'exprimer tout ce qui se passait dans sa tête. Comment expliquer le gouffre de terreur que la mort de sa mère avait ouvert en lui et les cauchemars qui l'avaient hanté durant la dépression de son père ? Aujourd'hui, il enviait la complicité de ses compagnons.

Virginia avait la carrure d'un boxeur poids plume et la peau couleur cannelle. Elle parlait fort et vite avec de grands gestes. Au moment où ils entraient dans le réfectoire, elle décrivait sa famille à Darkus. Trois aînés – David, Sean et Séréna – et deux cadets – Keisha et Darnel.

– Ma mère affirme que j'ai le syndrome de l'enfant du milieu, dit-elle en posant sa boîte de déjeuner sur la table avant de se laisser tomber sur une chaise.

– C'est quoi ? voulut savoir Darkus.

– L'enfant du milieu veut toujours devenir un explorateur célèbre ou voyager autour du monde pour qu'on le remarque.

– Elle n'a peur de rien, renchérit fièrement Bertold en ouvrant son Tupperware bleu ciel. Ni de personne.

– Je sais me battre parce que j'ai des frères, ajouta Virginia en engouffrant une poignée de chips. Sean s'en prend sans arrêt à moi, mais je gagne à tous les coups.

– Le seul problème, soupira Bertold, c'est qu'elle n'a aucune éducation.

Le garçon avait la peau très blanche et une tête qui semblait anormalement grosse sur son corps fluet. C'était sans doute dû à ses grosses lunettes et à sa masse de cheveux. Darkus ne tarda pas à comprendre d'où lui venait le surnom d'Einstein : il était passionné de science et son passe-temps préféré consistait à « fabriquer des prototypes d'inventions capables de lancer des flammes ou des explosifs ». Comme Darkus, il était fils unique. Il vivait avec sa mère dans un petit appartement près du lycée.

– Il n'arrête pas de me reprendre, lança Virginia. Il déteste que je parle la bouche pleine. Il vient souvent dîner chez moi quand sa mère travaille et passe son temps à me faire des réflexions. « Ce sont les cochons qui mangent la bouche ouverte. »

Elle imitait la voix haut perchée de son ami qui rougit. Darkus changea de sujet.

– Ta mère travaille le soir ? demanda-t-il à Bertold.

– Elle est comédienne. Calista Bloom. Tu as peut-être entendu parler d'elle ?

Darkus secoua la tête.

– Non, désolé.

Bertold prit une minuscule bouchée de son sandwich.

– C'est normal, elle n'est pas connue. Tu as pu la voir à la télé si tu regardes les pubs avec des gens qui tombent sur leur lieu de travail. Un truc bizarre. Et tu connais peut-être sa voix : c'est elle qui double ce lapin débile de la pub du gel douche pour gamin Bazonka.

– Je ne regarde presque jamais la télé, fit Darkus en sortant à son tour son repas.

– Ma mère fait surtout du théâtre, reprit Bertold. Elle jouait dans une pièce quand elle m'a eu, c'est de là que vient mon nom.

– Dommage qu'elle ne se soit pas dit que ça risquait de te pourrir la vie et qu'à cause de ça, tu te retrouverais dans un container à poubelles, observa Virginia.

Bertold fronça les sourcils.

– Je ne suis pas sûr qu'ils s'en prennent à moi à cause de mon prénom.